

# La revue des ressources

-- Création littéraire - Ecritures en progrès - Un Café sur la colline, roman en progrès de David M. Kepesh --

Un Café sur la  
colline, roman en  
progrès de David  
M. Kepesh



## **Un café sur la colline**

Chapitre un

David M. Kepesh  
lundi 2 mai 2005

Nila se réveilla sur un lit inconnu, dans une pièce inconnue, seule. Des rideaux légers filtraient la lumière matinale. Elle resta immobile pendant quelques minutes, les yeux noyés dans les rayures mouvantes du tissu, suspendue à un lambeau de rêve. Puis elle s'étira, et ses pieds touchèrent les accotoirs d'un divan.

Elle écarta la couverture et s'aperçut qu'elle était habillée. Elle avait simplement dégrafé son jean et ôté ses baskets pour dormir à l'aise. Elle s'assit, remit de l'ordre dans ses vêtements, passa la main dans ses cheveux courts et évalua la situation. Ainsi, elle avait dormi dans la salle de séjour. La fête s'était tenue à côté, sous un auvent bricolé qui prolongeait le garage. Pas un verre sale, pas une bouteille vide, pas un cendrier accablé de mégots ne ternissait l'ordre et la propreté de la pièce. Pourtant, ces éléments n'avaient pas fait défaut la veille, elle en était certaine. Nila se rappelait vaguement le trajet pour arriver à la maison de ses hôtes, à flanc de colline. Leur voiture était passée sous un tunnel privé d'éclairage. A l'intérieur, ils avaient dû zigzaguer pour contourner les gens qui marchaient, seuls ou en groupes, chargés de fardeaux, telles des ombres au royaume des morts. Puis, au bout du tunnel, le trou de serrure lumineux avait grandi, grandi, jusqu'à les happer dans sa mâchoire éblouissante. Les pitons et les tourelles d'une centrale électrique à l'abandon pointaient vers le ciel. Nila avait juste eu le temps de remarquer, à leur pied, des plants de tomates et de courgettes, vigoureux et soignés. Elle se leva, replia la couverture, tapota soigneusement les coussins du divan. Prendre soin des choses, ici, devenait plus important que nulle part ailleurs. Elle s'approcha de la fenêtre. Ecartant le rideau, elle découvrit la prairie en pente où vaguaient les mêmes chèvres que la veille au soir, cause d'étonnement : des chèvres, en ville ? A cause du lait, bien sûr. Les enfants en ont besoin pour grandir... Le jeune berger suivait de loin son troupeau, l'air distrait. Nila se haussa sur la pointe des pieds pour apercevoir la ville, en contrebas. Elle était encore plongée dans la brume. Il ne devait pas être plus de sept heures. Un silence absolu régnait dans la maison et au-dehors. On se serait cru à la campagne, un week-end, loin de tout.

Subitement, elle eut faim de l'air pur qu'elle devinait de l'autre côté de la vitre. Elle quitta la pièce, trouva une porte au bout d'un couloir, l'ouvrit et déboucha sur une terrasse en ciment, à l'arrière de la maison, à côté du garage. Des insectes stridulaient dans les hautes herbes, de temps à autre un passereau traversait son champ de vision. Elle inspira profondément : l'air était aussi limpide, aussi caressant qu'elle l'avait imaginé. La sérénité du lieu l'empoigna, la retourna, la berça dans son poing fermé.

Des lambeaux de la soirée émergeaient peu à peu. Elle revoyait nettement le journaliste, un grand type moustachu avec une mèche blanche dans ses cheveux noirs, aussi triste et muet que les autres convives paraissaient expansifs et joyeux. Impensable de lui demander les raisons de sa tristesse - on les devinait aisément, puisque c'était les mêmes raisons qui causaient l'excès de gaieté des autres. Il se contentait de rester assis sans mot dire, promenant son regard sombre autour de lui, fumant cigarette sur cigarette. Son visage s'était un peu éclairé lorsqu'on lui avait présenté Nila, il avait même lâché deux phrases. Et l'une des deux signifiait... Elle frissonna d'effroi. Ah ! bondieu, ce type lui avait commandé un article pour son journal ! Pour le seul quotidien qui résistait encore... Et il lui semblait bien que, dans son ivresse, elle avait accepté. Comment s'en tirer à présent ? Elle tenait toujours ses promesses - une regrettable habitude gardée de son éducation protestante. Pas question de ne pas l'écrire, ce texte. Sujet : vos impressions sur nous, sur notre ville.

Mais que leur dirait-elle, aux gens de la vallée ? Ce qu'elle pensait et ressentait depuis son arrivée lui paraissait tellement dérisoire, comparé à ce qu'ils subissaient, eux, depuis plus de deux ans. Comment oserait-elle prendre la parole ? Avec quels mots usés jusqu'à la corde, quelles phrases artificielles jusque dans leur sincérité ?

Une silhouette apparut sur le balcon qui courait le long de la façade, à l'étage, sans que Nila la remarque. Sa mémoire continuait de buter çà et là sur des éclats de la fête : la fumée omniprésente, les rires, les plaisanteries, l'odeur lourde et chimérique de l'agneau rôti, le guitariste qui chantait des airs que tout le monde reprenait en sourdine... L'étrange impression de comprendre tout ce qui se passait autour d'elle, tous les propos des convives, sans pourtant connaître un seul mot de leur langue... D'être une familière de ces gens que, pour la plupart, elle voyait pour la première fois...

A présent, elle s'en souvenait : son hôte l'avait raccompagnée en ville après le couvre-feu, privilège dû à son poste au gouvernement. Mais, arrivée chez Vesna, elle avait découvert que la porte de l'immeuble était fermée. Elle n'avait pas la clé, elle n'était jamais rentrée après vingt-deux heures... C'est ainsi qu'ils étaient remontés sur la colline, et qu'elle avait passé la nuit dans leur salon. La silhouette au-dessus d'elle agita les bras et cria quelque chose. Nila sursauta, leva les yeux, et découvrit une vieille dame en robe d'intérieur - sans doute la mère d'un de ses hôtes ? Elle ne l'avait pas remarquée la veille. A grand renfort de gestes, elle l'invitait à la rejoindre par l'escalier extérieur. Nila obtempéra. La grand-mère la prit par le bras et la guida dans la véranda, où elle la fit asseoir. Sur un plateau attendaient deux tasses de porcelaine fine, une cassolette pleine de café odorant, et deux verres d'eau fraîche. D'où venait-elle, cette eau ? se demanda-t-elle furtivement.

La dame souriante versa le café et en offrit une tasse à Nila. Dans la soucoupe, à côté d'une cuillère ciselée, frémissait une sorte de gelée translucide. Le café turc n'était pas sucré, mais la grand-mère lui montra comment alterner une cuillerée de cette gelée avec une gorgée de café amer. « C'est de la confiture de rose, je l'ai faite moi-même », dit en allemand la dame en réponse aux compliments anglophones de Nila. Celle-ci prenait garde à laisser le marc se déposer au fond de la tasse sans y tourner la cuillère. Le soleil ne se montrait pas encore, mais sa lumière croissait doucement, comme au premier acte d'un drame intimiste, baignant le visage las de la vieille dame, ses cheveux teints en roux, les rares plantes en pot, le bois verni des fauteuils de jardin. Dans la paix profonde du petit matin, les deux femmes restaient assises en silence, ne parlant aucune langue commune, et n'en éprouvant pas le besoin.

Après avoir vidé le verre d'eau, Nila se sentit parfaitement bien. Elle n'avait plus peur de ce fichu article ; d'ailleurs, elle n'aurait sans doute pas besoin de l'écrire, on aurait la bonté d'oublier sa promesse d'ivrogne... Elle se leva, tendit la main pour prendre congé, mais la grand-mère se leva à son tour et, sans crier gare, prit la visiteuse dans ses bras. Elle s'étreignirent longuement. Puis Nila jeta un coup d'oeil machinal au dépôt sombre qui se figeait au fond de sa tasse, sortit sur le balcon et, après un dernier au revoir de la main, redescendit prendre sa veste au salon.

Elle était encore sur les marches quand retentit la première détonation de la journée. La brume venait de se dissiper dans la vallée. Il est temps de rentrer en ville, se dit-elle. J'irai à pied, ça descend tout le long du chemin.

*Post-scriptum : © Avril 2005 - Sophie Képès*